

Quand l'histoire hésite

Par PIERRE LEPAPE, Le Monde, 8 septembre 1995

Dans les années 70, les historiens français ressemblaient à des conquérants irrésistibles. Gouvernés par Fernand Braudel, monarque industriel, autoritaire et habile, ils chevauchaient dans le champ des sciences sociales avec autant d'insolence que d'appétit. Ils exécutaient sans vergogne le programme du Maître : « L'histoire que j'invoque est une histoire neuve, impérialiste et même révolutionnaire, capable pour se renouveler et s'achever de mettre à sac les richesses des autres sciences sociales, ses voisines... Une histoire capable d'extrapoler les détails, de dépasser l'érudition et de saisir le vivant, à ses risques et périls et dans ses plus grandes lignes de vérité. »

Les historiens ne se contentaient pas de bousculer leurs savants voisins, ils franchissaient aussi les murailles des laboratoires, des salles de cours et des revues érudites pour partir à la conquête du public. Ils investissaient les journaux et les magazines, s'installaient dans les maisons d'édition, postulaient au palmarès des meilleures ventes. L'historien devenait un maître à penser la société : non plus seulement animateur des commémorations, gardien du patrimoine ou conseiller en mémoire, mais expert écouté du déchiffrement du présent.

Ces temps voraces sont passés. Nous sommes revenus sur des eaux plus calmes. Tel l'empire romain, l'« école » des Annales est victime de son expansionnisme planétaire. Elle n'est plus qu'un centre parmi d'autres, soumis à la confrontation et à la contestation. De la part de traditions historiographiques étrangères, mais aussi, en France même, de la part de jeunes historiens comme Alain Corbin, Jean-Claude Schmitt ou Christian Jouhaud qui souhaitent nouer d'autres dialogues que ceux légués par l'héritage braudélien (lire l'article de Philippe-Jean Catinchi page VII).

Il est peut-être trop rapide et trop vague de parler de « crise » générale, mais les signes se multiplient d'un certain essoufflement. On peut le mesurer, par exemple, à la raréfaction chez les éditeurs des grandes entreprises historiographiques du type Histoire des femmes, Lieux de mémoire ou Histoire de la France. Les chantiers se font plus modestes, les recherches plus dispersées. Cet état d'incertitude est propice à un retour sur le passé. Hésitante sur son avenir, l'histoire se tourne vers son histoire, ce qui est sans doute une bonne façon de se penser. On réinterroge les grandes figures tutélaires.

Michelet d'abord, le père fondateur, l'inventeur flamboyant de notre histoire nationale. Un patient et savant travail de collation et de déchiffrement nous permet aujourd'hui de connaître ses fameux cours au Collège de France entre 1838 et 1851 (lire l'article de Jean-Pierre Rioux page IX). Quatorze années d'enseignement militant, aventureux, où la curiosité savante et multiforme ne cède jamais à la passion de la vie et à l'amour de la liberté.

Braudel ensuite, mort il y a juste dix ans, et auquel sont consacrées deux biographies, de coloration bien différente (lire notre feuillet page VII). Pour Giuliana Gemelli comme pour Pierre Daix, il fallait d'abord surmonter un paradoxe : comment raconter l'histoire d'un

homme pour qui le factuel et l'individuel n'étaient que « poussières » sans grande signification ? L'un et l'autre, par des voies et dans des styles dissemblables, retrouvent une même métaphore : celle d'un combat pour l'histoire dont Braudel aurait été pendant près de quarante ans le théoricien, le stratège et le général en chef.

Combats pour l'histoire, c'est aussi le titre sous lequel sont réédités, en édition de poche (1), les articles que consacra Lucien Febvre au métier d'historien. Comme s'il y avait toujours, chez les meilleurs historiens, du lutteur et du guerrier. Le dix-huitième congrès international des sciences historiques, qui s'est tenu à Montréal du 27 août au 3 septembre, n'a pas failli, de ce point de vue, à la tradition, qu'il s'agisse des débats qui l'ont agité sur l'Etat et la Nation, sur les diasporas et surtout sur les « études féministes » qui ont été l'occasion d'une autocritique radicale (lire l'article de Nicolas Weill page VIII). Une manière aussi de manifester que le dialogue entre l'histoire et les autres sciences doit encore s'étendre. A la philosophie par exemple, ou encore, comme le manifeste l'oeuvre de l'historien espagnol Francisco Rico (lire l'article de Roger Chartier, page IX), à la littérature.

L'après-Braudel n'est pas un repli ni un reniement. Mais le rêve d'une grande synthèse est repoussé à plus tard, beaucoup plus tard. Jamais ?

PIERRE LEPAPE